



(Posthume), de Ghassan Salhab.

Locarno envoyé spécial

Ça devait commencer comme une fête et cela s'est ouvert sur des funérailles: le 60<sup>e</sup> festival du film de Locarno a débuté mercredi dernier par un hommage embué à Ingmar Bergman. Frédéric Maire, son directeur artistique, faisant projeter *Saraband* dans le ciel de la fastueuse Piazza Grande. Comme un hommage sera aussi rendu à Edward Yang et à Michelangelo Antonioni, l'année anniversaire vire chaque jour un peu plus au catafalque.

**Acharnement.** En corollaire, on se souviendra qu'il y a exactement un an, Ghassan Salhab aurait dû être à Locarno pour présenter son long-métrage, *Le Dernier homme*, si deux semaines avant son départ, Israël n'avait pas trouvé judicieux de déclencher une guerre contre le Liban, où Salhab vit, travaille et témoigne. Il resta sur place et envoya à l'époque une lettre filmée à l'humour désespéré qui arriva par bateau... le lendemain de la clôture du festival. Son retour cette année dans la très bonne sélection vidéo Play

# Le salut par Salhab

Le cinéaste libanais confirme son talent grave et rigoureux à l'occasion du 60<sup>e</sup> festival suisse de Locarno, où figurent également Eugène Green et Vincent Dieutre.

Forward (où se croisent Bonello, Dieutre, Pasquier, Billingham, Beauvais...) avec un film de 28 minutes était censé être une sorte de revanche. Sauf que le film s'appelle (*Posthume*), que son cinéaste est à bout de force et qu'il s'agit d'un oratorio pour un pays mort. Des membres du jeune cinéma libanais émergés des ruines de la guerre civile dans les années 90, Salhab a toujours été à la fois le plus rigoureux et le plus impressionnant. Il reste aujourd'hui à cent lieux au-dessus de la mêlée, et (*Posthume*) est ce qu'il a signé de plus saisissant. Une image ici vient toujours se cogner à une deuxième, la superposition fonctionne comme une fausse trappe. Ce que vous voyez à l'extérieur (et qui fait froid dans le dos), n'est rien comparé à ce que les Libanais ressentent. Les personnages ferment souvent les yeux: c'est que l'environnement n'est pas regardable.

Le cinéaste remarque juste que si Israël a bombardé les infrastructures du pays, il a laissé curieusement intactes les ●●●

●●● lignes d'électricité. Pour qu'aucun habitant ne rate le spectacle télévisuel de sa propre agonie? Le pire, dans (*Posthume*), c'est que l'on entend juste un grand calme, presque un sentiment élégiaque. La plénitude d'être cassé au point de ne plus rien ressentir.

A côté d'un tel objet, les attermoissements de l'homme moderne, qui nourrissent le gros des films, font pâle figure. Bien vaines, les errances dans des capitales toujours plus semblables et aseptisées qui rythment *Never Sleeps* (signé Philippe Fléchaire, Jérémy Boury et Benoit Falize), appliquant à la lettre le discours sur l'inertie contemporaine d'un Virilio, mais faisant esthétiquement du surplace. Pire, l'acharnement douteux qu'exerce Jacob Berger, éternel espoir suisse, à l'égard de ses personnages dans *Une journée* (avec Bruno Todeschini).

**Fantasme.** Si bien qu'en dehors de chez Ghassan Salhab, le réel ne semble plus être qu'un fantasme. Ainsi, *Correspondance*, le sketch d'Eugène Green inclus dans le triptyque *Memories* (aux côtés de Costa et Farocki), en compétition internationale. Depuis *Toutes les nuits* et *Le Pont des arts*, on entretient un drôle de rapport avec le cinéma de Green. Il est souvent époustoufflant, vrai descendant de Bresson, mais son discours se dit toujours fièrement réac. Ici, le voir filmer un ordinateur à côté d'une bougie offre en une image un résumé épataant du monde contemporain.

On est plus inquiet face à ses choix de casting, ces jeunes gens racés, nés la cuillère en argent autour du cou. Cette absence de jeunesse contemporaine relève de plus en plus d'un fantasme de classe. Straub rêve d'ouvriers, de paysans, Green, de preux chevaliers et de saintes nitouches. Mais ses archétypes romantiques, religieux et bas bleus ne nous font plus rire.

On préférera revenir à un familier du festival, Vincent Dieutre. *Después de la Revolución*, dense lettre impudique envoyée depuis Buenos Aires, tente de bousculer ses propres lignes pour aller plus loin, plus profond dans son rapport à cette ville violente qu'il ne connaît pas et devant laquelle il interroge son propre statut.

Le fantasme de pauvreté a toujours existé chez Dieutre, dans sa façon d'insister sur les rues, réelles et sales. La gêne, il l'assume, car il la retourne contre lui-même, se décrivant en pédé français raffiné, blasé et narcissique qui rêve pourtant de retrouver l'urgence de la rue qu'il fréquentait il y a vingt ans. Cet autoportrait lacéré, très Burroughs dans *Tanger*, est un Dieutre parmi les plus importants. ◀

PHILIPPE AZOURY

